

**Léon Tolstoï**  
**Journaux et carnets**

III  
(1905-1910)

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR GUSTAVE AUCOUTURIER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



LÉON TOLSTOÏ

*Journaux  
et carnets*

III

(1905-1910)

TEXTES TRADUITS ET ANNOTÉS  
PAR GUSTAVE AUCOUTURIER

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1985.



## JOURNAL

[Suite du 22<sup>e</sup> cahier.]

[1<sup>er</sup> janvier 1905. *Yasnaïa Poliana.*] Une masse de gens, et j'en suis fatigué. Mais content de ce que aussi bien la publication de la lettre<sup>1</sup> que ce désagréable rassemblement provoquent non le mécontentement, mais un encouragement au travail intérieur : agir de la meilleure manière à l'égard de ce qui est désagréable. Pensé justement à ce sujet :

(1) Nous tirons les cartes, nous recherchons, nous désirons le bonheur, c'est-à-dire des conditions telles que nous nous y sentions bien, alors que nous ne pouvons nous sentir bien que par l'effort que nous faisons pour combattre ce qui nous fait nous sentir mal. Si bien que le résultat est tout à fait à l'inverse de ce que nous pensions : cela même que nous appelons le bonheur — la santé, la richesse, la gloire, la beauté, tout cela — ce sont des Capoues, tout cela affaiblit notre énergie, écarte la possibilité, ou à tout le moins ne provoque pas le besoin de faire preuve d'effort — de cela même qui donne la vraie félicité. Et inversement : tout ce qui est considéré comme du malheur incite à ces efforts. C'est là-dessus que s'édifie cette effroyable erreur, d'après laquelle les formes extérieures de la vie en société sont des bienfaits, et qu'il faut les organiser. — Envie d'énoncer ce paradoxe, que plus sont belles les formes de la vie en société, plus sont bas les esprits et les caractères

des gens ([la Russie *biffé*] l'Amérique avant l'émancipation des Noirs<sup>1</sup>). Chercher ce qu'on appelle des conditions heureuses de vie : la richesse, la gloire, la santé, la beauté, l'attrait, c'est tout comme se réchauffer près du poêle, et non pas par un travail sain au grand air.

(2) Organiser les formes extérieures de la vie en société sans perfectionnement intérieur — c'est tout comme reconstruire sans mortier, mais d'une nouvelle manière, un édifice croulant avec des pierres non équarries. On aura beau entasser, il ne sera toujours pas protégé des intempéries et il s'écroulera.

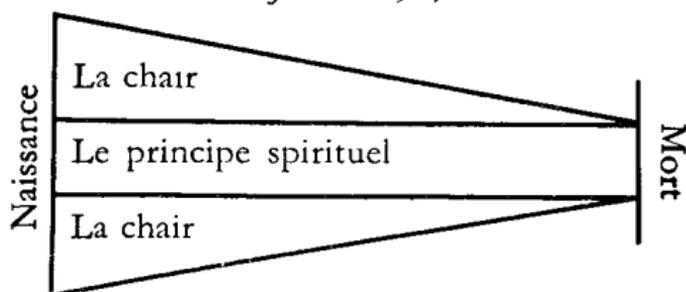
(3) L'anéantissement progressif des limites de la matière et celui du mouvement, auxquels était liée l'essence spirituelle, quand de plus en plus on a conscience de cette essence, doit être joyeux; et c'est une chose que j'éprouve.

(4) La vie est une chevauchée d'un endroit dont je ne me souviens plus à un autre que je ne connais pas, mais qui sera celui où le cheval s'arrêtera et où il faudra descendre. Ou mieux : une traversée sur un bateau que j'ai pris je ne sais quand, mais dont il faudra descendre soit quand le capitaine l'ordonnera, soit à l'arrivée au dernier port.

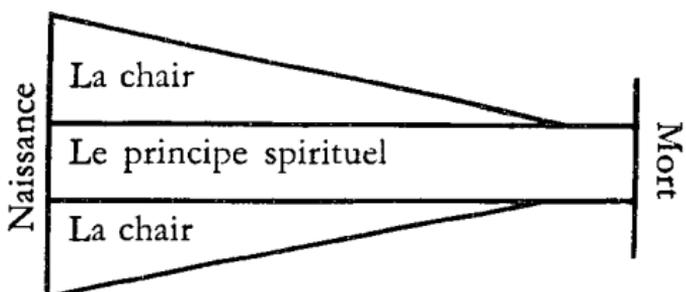
Souviens-toi que tu es en route, qu'à chaque minute tu peux être débarqué, et qu'en tout cas tu devras descendre au dernier port (à soixante-dix, à quatre-vingts, à quatre-vingt-dix, à cent ans), et que durant la traversée il faut, pour qu'il n'arrive pas malheur, exécuter les demandes du capitaine. Au début c'est gai, c'est nouveau, et on oublie qu'on navigue, puis on comprend de plus en plus sa position, on s'y accoutume, et quand on approche du port, tu t'es fait aux camarades, tu les as pris en affection, ils t'ont pris aussi en affection, mais tu crois le capitaine, qui te dit avec raison que là où il te débarquera, tu seras tout aussi bien que sur le bateau. [Le bateau va vite, ne t'accroche pas *biffé*]

2 janv[ier] 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. Santé meilleure. Les hôtes ont diminué. Joie dans l'âme. Aujourd'hui, en me promenant, pensé :

(1) Je me représente la vie comme la libération du principe spirituel d'avec l'enveloppe de la chair — voici comment<sup>2</sup> :



Peut-être même comme ceci :



[Cela semble être seulement en conséquence de l'état de séparation. En réalité *biffé*] Plus la chair domine, moindre est la possibilité de communication, de fusion avec les autres.

Le processus de la vie [aussi bien *biffé*] séparée [que générale *biffé*] est dans la libération de la chair; celui de la vie en général est dans la fusion, dans la libération globale de la chair. De même que dans la vie individuelle, distincte, la libération de la chair, la chair elle-même et le mouvement sont seulement des apparences, de même aussi dans la vie de l'ensemble cette libération n'est qu'une apparence. La vie de l'homme, ma vie est déjà *tout entière* libérée de la chair, telle qu'elle est à la fin de la vie; de même est déjà *tout entière* libérée de la matière et du temps la vie globale de toute l'humanité, du monde tout entier. Elle me semble seulement matérielle et en mouvement, c'est-à-dire dans l'espace et le temps. Mais pour un être qui n'est pas séparé comme je le suis, pour le principe de la vie, pour Dieu, elle est en dehors de la matière et sans mouvement. Le fait que le *Tout* est composé d'êtres séparés et par suite matériels et en mouvement (pour eux-mêmes) fait que pour tous ces êtres séparés il y a vie, il y a participation à la vie divine. — Ce n'est pas clair, c'est mal exprimé, mais c'est bien tout comme je le pense.

20 janv[ier] 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. Longtemps sans écrire. Tout ce temps. Et chose étrange, tout ce temps je lutte contre un état d'esprit mauvais, abattu, inactif. Tout ce que j'ai fait, c'est d'écrire la note sur mon télégramme et sur les événements<sup>1</sup>. Tout cela m'intéresse peu. Santé bonne. Il faut noter :

(1) Nous vivons seulement pour profiter du bienfait de la vie. Tout ce qui nous est accessible du sens de la vie est d'avoir la possibilité de participer à la vie divine; et c'est pourquoi nous devons être heureux. Si nous sommes malheureux, cela signifie seulement que nous faisons autre chose que ce qui se doit, ou que nous ne faisons pas ce qui se doit. Si bien que non seulement la félicité est la conséquence de l'accomplissement du devoir, mais c'est notre devoir d'éprouver la félicité.

(2) La musique est la sténographie des sentiments. Voici ce que cela signifie : la succession rapide ou lente des sons, leur hauteur, leur force, tout cela dans la parole complète les mots et leur sens, en montrant les nuances de sentiments qui sont liées aux parties de notre discours. La musique, elle, sans la parole, prend ces expressions des sentiments et de leurs nuances et les unit, et nous recevons le jeu des sentiments sans ce qui les provoque. C'est ce qui fait que la musique agit si fortement, et c'est ce qui fait que la réunion de la musique avec des mots est un affaiblissement de la musique, c'est [une copie *biffé*] un retour en arrière, l'écriture en toutes lettres de signes sténographiques.

(3) À cause de la vieillesse et de ce que je suis réveillé plusieurs fois la nuit par la faiblesse de la vessie, j'ai des rêves, des rêves intéressants, importants, frappants, et je ne cesse de penser au sommeil et aux rêves.

Pensé voici quoi : 1. Dans les rêves j'habille mes sensations de vie (car tout se passe dans un demi-réveil) des images du souvenir que j'ai recueillies en état de veille. Dans quoi est-ce que j'habille mes sensations dans la vie? Car enfin les sensations sont seulement des sensations de contact des ondes de l'éther, de l'air ou d'un corps lui-même. Si ces sensations sont habillées dans des images, des sentiments, quelque chose comme des souvenirs, c'est seulement parce que j'ai recueilli dans une vie antérieure ces images et ces souvenirs. Ce n'est pas dans cette vie-ci, mais dans une vie antérieure ou dans quelque

autre hors de cette vie-ci, car dès les premiers moments de la conscience il y a des choses que j'aime, que je comprends, et d'autres que je n'aime pas, que je ne comprends pas.

Pas clair, mais il y a quelque chose.

[2.] Deuxièmement ceci, que le sommeil est semblable à la vie en ce que, de même que dans le sommeil, il y a plusieurs degrés d'éveil : tu crois que tu t'es réveillé, et tu n'as fait que passer d'une plus complète inconscience à une moins complète. Et il y a encore ceci de particulièrement semblable à la vie — c'est qu'on ressent dans le sommeil quelque chose de pénible jusqu'au supplice, et on fait effort pour prendre conscience, et on se réveille à une plus grande réalité. Je me suis, quant à moi, plusieurs fois réveillé ainsi dans la vie. Je pense que je n'ai plus maintenant devant moi, dans cette vie, que le dernier réveil — la mort.

(4) La possibilité a été donnée à l'homme, par le moyen du mouvement de sa propre conscience, de communiquer avec toute conscience qui se manifeste dans les autres êtres — hommes, animaux, végétaux. Pour Dieu le mouvement n'existe pas, tout est déjà et rien ne change; tandis que pour l'homme ce mouvement, la possibilité de changement, donne la félicité. (Pas clair du tout. Ainsi noté. Maintenant je ne me rappelle pas.)

(5) La vie dans la matière se manifeste par le mouvement, qui détruit la matière. (Sornette.)

(6) Il nous est facile de voir actuellement la tromperie de l'Église, quand nous sommes déjà hors d'elle; mais nous ne voyons pas la tromperie exactement pareille de ce qui s'appelle la science, parce que nous sommes dans elle.

(7) Le principal et le plus nécessaire pour une vie religieuse — c'est la conscience (tous les hommes ont su cela depuis longtemps déjà) de ce que nous ne sommes pas immobiles, et que non seulement nous nous mouvons, mais nous filons (vers le haut ou vers le bas, comme on voudra) avec une terrible rapidité. Toute autre est la relation avec la vie si l'on sait ou si l'on ne sait pas, si l'on ne se rappelle pas cela. C'est seulement en oubliant cela que les hommes se cramponnent des mains, essayant de saisir ce qui se trouve sur leur passage. Inutile de s'agripper, cela arrachera les mains.

(8) Il faut se souvenir que nous ne restons pas sur place, mais voguons sur un grand navire, et le capitaine a une liste qui ne nous est pas connue du lieu et de l'heure où il doit débarquer l'un ou l'autre. Or tant qu'on ne nous débarque pas, que pouvons-nous faire d'autre que d'accomplir la loi établie sur le navire, de tâcher de passer en paix, en accord et en amour avec nos compagnons le temps qui nous est imparti ?

(9) Le vrai progrès social est dans l'union de plus en plus grande des hommes. Pour l'union des hommes il faut trois choses : 1. Une force qui fasse s'unir les hommes l'un à l'autre, de même que pour que des pierres composent un édifice il faut qu'il y ait des maçons qui unissent ces pierres. Cette force est en dehors de la volonté des hommes : leur affaire est seulement de ne pas gêner la manifestation de cette force d'amour. 2. Ce qu'il faut, c'est que les hommes puissent se réunir, qu'ils [ne présentent pas d'angles *biffé*] n'aient pas en propre de choses qui les repoussent loin l'un de l'autre — de vices, de passions, d'amour-propre —, de même que pour édifier un bâtiment avec des pierres il faut les équarrir pour qu'elles ne présentent pas [d'angles *biffé*] de formes irrégulières. 3. Et la troisième chose qui est nécessaire, c'est qu'une fois réunis les hommes prennent conscience de la nécessité et du bienfait de cette union, et que cette conscience les tienne ensemble comme la chaux ou le ciment tient ensemble les pierres d'un édifice. La première chose est — une force élémentaire, la deuxième — l'autoperfectionnement, la troisième — la religion.

(10) Le *moi* est seulement conscience, c'est-à-dire quelque chose de spirituel, mais je peux avoir conscience de moi aussi comme corps et comme mouvement. (Pas clair, je ne me souviens pas quoi.)

21 janv[ier] 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. S[i je] s[uis] v[ivant]<sup>1</sup>.

Laisse passer plus d'une semaine. Aujourd'hui 29 jan[vier] 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. J'écris L'Unique nécessaire<sup>2</sup>, et est-ce parce que j'ai réuni deux débuts différents ou simplement que je ne suis pas en forme, j'écris, mais cela marche mal. Tout ce temps il y a eu Pocha<sup>3</sup>. Je l'aime beaucoup. Sacha<sup>4</sup> est partie pour Pétersbourg. S[onia]<sup>5</sup> est à Moscou. Sérioja<sup>6</sup> est ici, et je me sens mal

avec lui. Je veux me dominer, mais je ne peux pas encore. Content qu'après la première dispute<sup>1</sup> (pas très violente) je ne sois pas allé plus loin. Aujourd'hui reçu deuxième lettre de Galia<sup>2</sup> — pas bonne. Il y a là une bravade et une absence de sérieux travail religieux intérieur. Discuter, démontrer est aussi impossible et c'est pourquoi il ne faut pas<sup>3</sup>. Ce matin il y a eu par l'entremise de Lederle<sup>4</sup> une lettre de deux matelots<sup>5</sup> qui ont refusé le service : ils sont à Cronstadt en prison. Je veux tout de suite leur écrire ainsi qu'à leur chef. Cherché dans le calendrier le nom du chef — pas trouvé. Renoncé à écrire. Ce matin arrivé de la part de Naka-chidzè<sup>6</sup> Kipiani<sup>7</sup>, un brave homme, qui a raconté des merveilles sur ce qui se passe au Caucase : en Gourie, Imérétie, Mingrélie, Kakhétie<sup>8</sup>. Le peuple a résolu d'être libre de gouvernement et de s'organiser lui-même. Douchan<sup>9</sup> a pris des notes. Il faudra exposer. C'est une grande chose. Il y a des états différents, où on se sent honteux, triste, dépité, attendri, mais aujourd'hui mon état : tout est sans importance, sans intérêt, n'en vaut pas la peine.

Il faut quand même noter beaucoup de choses :

(1) Écouté des raisonnements politiques, des disputes, de la réprobation, et passé dans une autre pièce, où l'on chantait au son de la guitare et l'on riait. Et j'ai senti clairement la sainteté de la gaieté. La gaieté, la joie — c'est l'un des accomplissements de la volonté de Dieu.

(2) Dans les derniers temps j'ai senti combien j'ai baissé spirituellement après cette hauteur spirituelle, morale, où m'avait élevé mon état de communion avec les hommes les meilleurs, les plus sages, que je lisais et dans la pensée desquels je me plongeais pour mon *Cercle de lecture*. Il n'est pas douteux qu'on peut s'élever et s'abaisser spirituellement dans la société des hommes présents ou absents qu'on fréquente.

(3) Nous sommes tellement accoutumés au bavardage sur le bien-être général que nous ne nous étonnons plus qu'un homme, sans faire quoi que ce soit pour le bien-être général, sans énoncer aucune idée nouvelle, parle de ce qu'il faut faire à son avis pour le bien de tous. En fait, voyons, il n'est pas un homme qui puisse savoir ce qui à lui-même est nécessaire pour son bien-être, et avec assurance il parle de ce qui est nécessaire pour tous. C'est

un trait particulier qui est seulement de notre temps. Un Platon, un Solon, un Confucius [rédigent des lois *biffé*], un Saint-Simon, un Fourier, un Owen énoncent [une nouvelle conception *biffé*] de nouveaux idéaux et de nouvelles lois; les gens ordinaires travaillent pour eux-mêmes, pour leur famille, pour leur communauté, en proposant leurs opinions sur leurs intérêts les plus proches; mais qu'est-ce, que signifient tant de palabres et d'articles sur tout ce qu'on connaît déjà et dont on est las?

(4) Noté : *Je fais ce qui est*. Cela signifie ceci, que la vie, non seulement la mienne depuis la naissance jusqu'à la mort, c'est-à-dire moi tel que je suis devenu tout au long de ma vie, mais aussi la vie du monde tout entier, tout cela est, mais ne m'est pas visible du fait de mon caractère limité; cela se dévoile à moi à mesure de mon mouvement dans la vie. Cela est, et moi je le fais. C'est en cela qu'est la vie.

(5) Ma vie me dévoile à moi-même. C'est dans ce dévoilement de soi-même qu'est la vie. Toute ma vie est un acte unique. Et cet acte est parfait. Seulement je ne le connais pas. — Comment, alors l'homme n'est pas libre? — Pourquoi non? Je me fais moi-même et ma vie. Et ce que je fais, c'est cela même aussi que veut Dieu. Les écarts que je fais par rapport à la pure direction de la volonté de Dieu sont pour moi importants, me privant de la félicité, mais (pour Dieu), pour la marche générale de la vie, ils sont si insignifiants que la différence qu'ils font ne se remarque pas. La volonté de Dieu — c'est comme qui dirait un rouleau, dans les limites duquel est dirigée ma volonté, en me donnant le bien-être ou le mal, mais en tout cas [servant à l'œuvre commune *biffé*] sans sortir de la volonté de Dieu<sup>1</sup>. Un meurtre est sur le moment un mal, un mal pour celui qui le perpète, mais ses conséquences — le repentir, le regret, la révolte — produisent aussi une action bienfaisante, tout de même que la vertu d'abnégation, d'amour.

*ma vie*  
~~*Je fais ce qui est*~~  
*ma vie*

Andrioucha part à l'instant pour P[étersbourg]<sup>1</sup>. Autant je ne peux pas aimer l'un<sup>2</sup>, autant je ne peux pas m'empêcher d'aimer l'autre.

30 janv[er] 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. S[i je] s[uis] v[ivant].

Aujourd'hui 1<sup>er</sup> février 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. J'écris toujours mon U[nique] néc[essaire]. Ou cela va mal, ou cela ne va pas du tout, et je continue d'être dans l'état « *cela n'en vaut pas la peine* ». De plus en plus claires sont la vanité et la sottise des intérêts politiques. Avec Sérioja cela a été désagréable<sup>3</sup>. Je n'ai pas été bon. Et j'en souffre. Liova a été chez le Tsar<sup>4</sup>, et j'en suis content. Étrange à dire, cela m'a *tout à fait* délivré du désir d'agir sur le Tsar. Étonnantes nouvelles de Gourie, comme ils ont aboli le gouvernement, se sont mis simultanément à vivre une vie meilleure et sont devenus plus libres. Il faut noter quelque chose de très important, je ne sais pas si j'en viendrai à bout. Pendant deux jours écrit un petit peu mes *Souvenirs*. Il faut noter voici quoi :

(1) [*Début d'alinéa biffé* : Ma vie et toute vie est par elle-même la conscience [d'une partie distincte du monde *biffé*], la reconnaissance comme étant soi-même d'un être spirituel borné par des limites. Les limites [de cette partie *biffé*] je ne peux pas [en avoir conscience *biffé*] me les représenter autrement que comme de la matière dans l'espace; quant à la conscience de cette partie comme étant moi-même [...]]

Ma vie et toute vie est par elle-même la conscience, la reconnaissance comme étant moi-même d'une partie [bornée par des limites *biffé*] d'un être spirituel et par suite infini, illimité. Que je n'en suis qu'une partie, j'en ai conscience par les limites qui me séparent du Tout; et ces limites, je ne peux pas me les représenter autrement que seulement comme étant de la matière. Ces limites — c'est mon corps et tout ce qui m'entoure. Quant au fait que je suis une partie d'un être spirituel, donc infini, illimité, j'en ai conscience par le changement, le mouvement qui se produit tant dans mes limites que hors d'elles, mouvement qui m'unit avec tout et qui constitue l'essence de la vie.

De même que la matière, la substance, n'existe pas en elle-même, mais est seulement ce qui me sépare du Tout, par conséquent de l'être infini, illimité, de même aussi

le changement, le mouvement qui se produit dans mes limites et hors d'elles n'existe pas par lui-même, mais est seulement ce qui m'unit, moi séparé du Tout, avec ce dont je suis séparé. De même que la matière existe seulement parce que je suis séparé, de sorte que si je n'existais pas la matière n'existerait pas, de même le mouvement existe seulement parce que la partie d'être spirituel dont j'ai conscience comme étant moi-même est séparée du Tout et aspire à s'unir au Tout; de sorte que, s'il n'y avait pas ma séparation du Tout, il n'y aurait pas non plus de mouvement. Et c'est pourquoi je me représente à moi-même comme matière en mouvement, séparée, par ce mouvement, de la matière en mouvement du Tout.

Tout ce qui se meut se présente à moi comme en mouvement, mais en fait ce vers quoi, en direction de quoi se dirigent toutes choses est déjà, et a toujours été et sera. Toute ma vie depuis la naissance jusqu'à la mort — sans considérer si je peux être à son début ou en son milieu — est déjà; et ce qui sera est tout aussi indubitablement que ce qui a été. De même est aussi tout ce qui sera de la société humaine, de la planète Terre, du système solaire; seulement je ne peux pas voir tout, parce que je suis séparé du Tout. Je vois seulement ce [que je fais. En faisant ma vie je *biffé*] qui m'est découvert à la mesure de mes forces. Je vis et, passant d'un état à un autre, je vois (pour ainsi dire) l'intérieur de la vie. Et en outre, et surtout, j'ai la joie de la création de la vie.

Que tout ce qui constitue ma vie est déjà, et qu'en même temps je crée cette vie, n'enferme pas en soi de contradiction. Tout cela est pour [Dieu *biffé*] la raison suprême, mais pour moi cela n'est pas, et j'ai la grande joie de créer la vie dans les limites dont je ne peux pas sortir. Si l'on admet Dieu (ce qui est indispensable pour raisonner dans ce domaine), alors Dieu crée la vie par nous, c'est-à-dire par des [êtres *biffé*] parties séparées de sa propre essence.

(2) Le mouvement est la lutte de l'être spirituel séparé contre la mort, contre ce que nous appelons l'inertie. [La matière est la limite de l'être spirituel. Si l'être spirituel séparé n'existait pas, la matière n'existerait pas et le mouvement n'existerait pas. Dès lors qu'il y a matière et mouvement, il doit inmanquablement y avoir être spirituel séparé. *toute la fin de l'alinéa biffée*]

Empêtré, fatigué. La première chose, jusqu'à la deuxième, me semble-t-il, est vraie et intelligible.

Pas écrit depuis cent ans, je veux dire depuis dix-huit jours. Aujourd'hui 18 févr[ier] 1905. Ya[snaiâ] P[oliana]. Faible intellectuellement durant tout ce temps. Le foie. Aujourd'hui un peu plus dispos. Toujours écrit L'U[nique] néc[essaire]. Et toujours mal. Toujours pas de fin. [Le] Cercle de lecture ne m'a pas plu<sup>1</sup>. [F. A.] Strakhov<sup>2</sup> s'est chargé du travail. Et je suis très content. Il faut noter, peu de choses il est vrai, mais, semble-t-il, importantes. C'est maintenant le soir, et je crains de ne pas en venir à bout.

(1) Si la vie doit être — où et quelle qu'elle soit —, autrement dit si la vie est, le *moi* est aussi. La vie — c'est le *moi*. Sans moi il n'y a pas de vie. C'est très important. C'est la réponse à la question : la vie finit-elle avec la mort? Si avec l'abolition du *moi*, c'est-à-dire de la conscience, la vie était abolie, alors je dirais et saurais qu'est aboli aussi le *moi*. Mais la vie continue, par suite doit continuer aussi le *moi*. Il n'y a pas de vie sans un *moi*. [Si je ne vois pas de Moi, ce n'est pas parce qu'il s'abolit, mais parce qu'il s'est dissimulé à mes yeux. (Pas clair, mais c'est ainsi.) *biffé*] Quand je vois un homme mourir et [sa conscience prendre fin *biffé*] cesser de m'être visibles les manifestations de sa conscience, cela ne prouve pas que soit aboli ce dont il a conscience.

(2) Sans séparation du *moi* d'avec le Tout il n'y a ni matière ni mouvement.

(3) La matière peut être seulement s'il y a mouvement; le mouvement — seulement s'il y a matière.

(4) [La communication avec le Tout se produit d'un côté à travers la matière, de l'autre à travers *biffé*] La vie ne nous paraît une absurdité que lorsque nous prenons l'illusion du *moi* pour quelque chose de réel.

(5) Comprendre l'illusion de son *moi* et la réalité de son *moi* — c'est une seule et même chose.

(6) La conscience est en tout cas la cause et de la matière et du mouvement.

(7) La divination (dans l'Antiquité) n'est rien d'autre que le désir de décider selon la volonté de Dieu. Cette volonté, cela va de soi, n'est pas révélée par les entrailles de l'animal sacrifié, mais par une définition religieuse de la vie et par la règle de conduite qui découle de cette

définition. De sorte que le motif de la divination est légitime; ce qui ne l'est pas, c'est la manière de décider.

(8) Souvenu comme les événements de ma vie m'ont étonnamment écarté d'une carrière ambitieuse, vaniteuse. Et Bariatinski<sup>1</sup>, et Lévine<sup>2</sup>, et Filossofov<sup>3</sup>, et...

(9) Rien ne se meut. Il nous semble seulement que tout se meut, parce que nous ne pouvons pas voir tout.

*(Très mal noté tout cela.)*

24 févr[ier] 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. Commencé à écrire Korniei Vassiliev<sup>4</sup>. Mauvais. — Toujours faible. Occupé du Cercle de lecture. Envie de noter *sur la vie*.

(1) Le moi — c'est une conscience dans des limites. Ces limites se présentent à moi comme étant la matière en mouvement. La limite de la matière — c'est mon corps, cette partie de la matière en mouvement que je reconnais comme étant moi-même. La limite du mouvement — c'est ma vie —, cette partie du mouvement de la matière que je reconnais comme étant moi-même.

S'il y avait conscience du Tout, il n'y aurait ni matière ni mouvement. Et de même, s'il n'y avait pas du tout de conscience, il n'y aurait ni matière ni mouvement.

[La conscience dans ses limites s'exprime, se présente comme matière en mouvement, dont une partie est considérée par l'homme comme étant lui-même. *alinéa entièrement biffé*]

[Du point de vue du mouvement, c'est le mouvement de la naissance à la mort que je considère comme étant moi-même; du point de vue de la matière, c'est la matière de mon corps que je considère comme étant moi-même. *alinéa entièrement biffé*]

Aujourd'hui 28 févr[ier] 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. Écrit Aliocha<sup>5</sup>, tout à fait mauvais. Abandonné. Corrigé Pascal et Lamennais<sup>6</sup>. Achevé d'écrire Korniei [Vassiliev]. Convenable.

(1) L'homme peut sacrifier les bienfaits de la vie dans le monde seulement pour la vie éternelle. Tout sacrifice étranger à cette cause-là est non pas un sacrifice, mais ou bien son simulacre, ou bien une erreur, un mécompte.

(2) La plupart des hommes vivent comme s'ils allaient à reculons vers un abîme. Ils savent qu'il y a derrière eux un abîme dans lequel ils peuvent à toute minute tomber, mais ils n'y regardent pas, et se distraient avec ce qu'ils voient.

6 mars 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. Je vis très heureux. Corrigé Pascal et Lamennais. Revu *L'Unique nécessaire*, et, semble-t-il, je ne corrigerai plus. Macha et Kolia<sup>1</sup> sont là. Écrit quelques lettres insignifiantes. Il faut noter quelque chose qui a l'air important :

(1) Comme sont ridicules les gens qui étudient l'infiniment grand et l'infiniment petit avec leurs télescopes et microscopes. C'est tout pareil à un homme qui rechercherait ses amis dans une maison où il lui a été dit que personne n'a jamais habité ni ne peut habiter. L'infini [que rencontre l'homme *biffé*] est seulement l'indication que là où l'objet de son étude va vers l'infini tel que les étoiles et les microbes, il doit y avoir une erreur dans la position de la question, et la recherche ne peut mener à rien.

(2) Pensé à ce qui est enseigné dans nos écoles, nos lycées : 1<sup>o</sup> les langues anciennes, la grammaire — totalement inutiles; 2<sup>o</sup> la littérature russe, limitée aux plus proches, c'est-à-dire Biéliniski, Dobrolioubov<sup>2</sup> et nous, pécheurs. Mais toute la grande littérature universelle fermée; 3<sup>o</sup> l'histoire, sous laquelle on entend la description des vies immondes de différents malfaiteurs, rois, empereurs, dictateurs, chefs d'armées, c'est-à-dire une perversion de la vérité; et 4<sup>o</sup> couronnant le tout — des traditions et dogmes insensés, stupides, qu'on a le front d'appeler Loi divine.

Cela dans les écoles élémentaires. Dans les écoles élémentaires, négation de tout ce qui est raisonnable et nécessaire. Dans les écoles supérieures, outre des spécialités comme la technique, la médecine, est donné, de manière cette fois délibérée, un enseignement matérialiste, c'est-à-dire borné, étroit, destiné à expliquer tout et à exclure toute conception raisonnable de la vie.

Effrayant !

(3) L'homme a conscience de lui-même comme d'un être, je ne dirai pas éternel et omniprésent, mais extra-temporel et extra-spatial. Il ne peut pas dire que toujours il a été et sera, ni qu'il vit partout et en tout, mais il ne peut pas se représenter un temps où il n'était pas, *ni un endroit où il ne serait pas* —, voulais-je dire, mais c'est inexact; on peut dire plutôt : ni d'être au seul endroit où est son corps. En sorte que l'homme a conscience de lui-même [d'une part *biffé*] à la fois comme d'un être

éternel et infini [d'autre part comme séparé de tout le reste *biffé*] et comme d'une partie d'un tout, comme d'une matière en mouvement séparée de tout le reste. [Et les limites de sa séparation l'homme les sent toujours dans *biffé*] Toute la vie de l'homme n'est rien d'autre que [l'élargissement de ces limites *biffé*] le passage d'une conscience, celle de sa séparation, à la conscience de son éternité et de son infini, [de son extra-temporalité *biffé*] de son incorporalité et de son immobilité, ou de son extra-temporalité et de son extra-spatialité.

Au commencement, petit enfant, l'homme a conscience seulement de son être séparé. Mais l'élargissement de la conscience commence par la reconnaissance de la vie dans d'autres êtres, par l'amour pour eux, il continue par un élargissement de plus en plus grand de la conscience, par une conscience de plus en plus grande de son être spirituel éternel, infini, et il s'achève par la pleine fusion de la conscience de l'être distinct avec la conscience éternelle, infinie —, la conscience de l'être spirituel. Cette fusion, c'est la mort.

Pour la conscience corporelle de l'être séparé — la mort est terrible, pour l'être spirituel, divin — la mort est joyeuse.

(4) Un vrai enseignement religieux doit consister à montrer aux hommes les supériorités de la conscience éternelle, spirituelle, sur la temporelle et corporelle, à leur apprendre à user de la temporelle et corporelle pour atteindre des buts spirituels. Ah ! si je pouvais savoir le faire et y réussir tant bien que mal !

9 mars 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. Écrit *Qui je suis*. Ni bien ni mal. Je vis très bien. De plus en plus je me souviens et j'apprends à vivre pour Dieu. Ce n'est pas difficile. Affaire d'accoutumance. Je pense que c'est possible même pour les jeunes. Envie de noter tout de suite :

(1) La vie (dans ce monde) est mouvement ininterrompu, inévitable (le cheval actionnant une roue). Le cheval — c'est mon essence spirituelle, la roue — c'est mon état de séparation, qui produit et la matière — la roue — et le mouvement. Le mouvement, l'activité sont inévitables. Mon affaire est seulement de me soumettre à ce mouvement, de ne pas faire de faux efforts, mais de choisir sur la roue la meilleure direction, la meilleure

position. Le seul effort nécessaire est négatif : ne pas se livrer à ses passions. —

Surtout, j'ai envie de dire que j'ai vivement senti qu'il ne faut pas faire d'effort pour produire une œuvre quelconque : il faut seulement un effort dans le choix de ce qui est de la volonté de Dieu. Et alors on se sent toujours léger et à l'aise. (C'était clair dans mon âme, et cela a mal abouti. Mais \*je m'entends\*.)

(2) Vivre de la vie temporaire, distincte d'ici-bas selon la loi de la vie éternelle, universelle.

(3) Combien dangereuse est une vie pour la gloire humaine ! Pour soi, pour son propre égoïsme, on peut faire beaucoup de mal, mais pour la gloire humaine on fait quelque chose d'effrayant, de tel que c'est cent, mille fois pire que tout ce que peut faire un homme par égoïsme.

Aujourd'hui 18 mars 1905. Ya[snaïa] P[oliana]. Depuis quelque cinq jours je vis sans entrain, je dors et je lutte contre la morosité. C'est bien. Il faut un effort intérieur. Hier pensé avec réprobation à un homme que je n'aime pas, et je me suis attrapé à attiser ma malveillance. Oui, ou bien ne pas penser du tout aux gens que (naturellement) on n'aime pas, ou bien, si on y pense, que ce soit seulement à ce qu'il y a en eux de bon, et en mesurant ce qu'ils ont de mauvais à ce qu'on a soi-même de mauvais. Ce qu'on a soi-même [de mauvais] sera toujours supérieur, fût-ce même dans un autre genre.

Corrigé hier *L'Unique nécessaire* et resté court avant la fin. Il faut le faire mieux, ce qui n'est pas difficile, car c'est très mauvais.

Comme il est difficile, quand on est dans un état de faiblesse spirituelle, de ne pas penser à l'opinion des gens. Hier j'ai éprouvé cela. On descend de la hauteur où l'on n'a affaire qu'à Dieu, et aussitôt on tombe dans le tohu-bohu des hommes et on y est pris. Encore plus bas — le domaine de ses propres passions charnelles.

Je suis triste de ne pas avoir de goût à écrire, de ne pas en avoir envie. Et cependant, que désirer encore ? Car enfin si je suis malade et près de mourir, je n'écrirai pas et n'en aurai pas de chagrin. Même chose maintenant. Seulement, si tu agis, fais œuvre divine. Voilà tout.

Il faut noter une seule chose :

(1) Tourguéniev a écrit une bonne chose : *Hamlet et*

1368

*Table*

1910

Journal	801
Journal pour moi seul	927
Carnets et feuilles isolées	943

NOTES	1011
-------	------

Index des noms propres de personnes	1261
-------------------------------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

LES ANNÉES 1905 À 1910  
DES JOURNAUX ET CARNETS  
DE LÉON TOLSTOÏ

*Index des trois tomes*

*Traduction et notes  
par Gustave Aucouturier*